

Annick PETERS-CUSTOT
Professeur des Universités en Histoire médiévale
Université de Nantes
Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique (C.R.H.I.A.)

Les Vikings en Méditerranée

Conférence au Château des ducs de Bretagne à l'occasion de l'exposition

« Nous les appelons Vikings »

Jeudi 8 novembre 2018

Introduction : dans l'exposition, une aventure méditerranéenne absente (Carte)

En fait, cette conférence aurait pu / dû être intitulée « *Les hommes du Nord en Méditerranée* » : la question de la dénomination de ces gens dépend de ce qu'on met derrière le terme de « viking » et de période « viking ».

Les Vikings, comme l'a rappelé Alban Gautier dans la première des conférences de ce cycle, étaient à la fois : des pirates, des explorateurs, des marchands, des guerriers et éventuellement des mercenaires. Ils partaient de Scandinavie « en vikings » : le terme désigne donc des activités (et la période pendant laquelle ces gens sont partis « en vikings »).

Ces raisons n'empêchent pas la volonté de constructions politiques stables sur les terres « d'accueil » (Danelaw en Angleterre, Islande, Groenland, Rus' de Kiev, duché de Normandie...), dans un second temps. Les réussites durables sont en réalité rares : la Normandie, et la Rus'. Elles sont liées à la capacité de métissage des vikings = leur absorption de l'ordre politique dans lequel ils entrent, leur capacité aux alliances matrimoniales, etc. Modèle = le duché de Normandie.

La christianisation des Scandinaves n'arrête pas le phénomène. Indépendant. En même temps, elle contribue à l'insertion des royaumes scandinaves dans l'orbite occidentale, donc à terme elle a conduit à l'extinction du phénomène. Lorsque l'intégration des royaumes scandinaves dans le monde socio-politique et religieux occidental est en effet achevée, le phénomène s'arrête. Donc on parle de « période » viking, surtout.

La datation du phénomène : il commence au VIII^e siècle (la date officielle correspondance au sac du monastère de Lindisfarne en 793). Ce qui nous intéresse plus est la fin du phénomène : est-ce 1032 ? (mort du fils de Knut le Grand, fin de l'Empire danois, et

constitution de royaumes scandinaves stables) ou 1066 ? (conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, contre la dynastie anglo-saxonne : fut-ce la dernière expédition viking ou la première expédition normande ?).

Où placer la question des Vikings en Méditerranée dans ce contexte ?

En fait, il y a plusieurs phénomènes :

- Un, assez peu connu, est la présence de Vikings en Méditerranée au cœur de la période viking (IXe-Xe siècles), avec toutes les caractéristiques classiques du phénomène : prédation, commerce, et peu ou pas d'implantation stable.
- Un second, mieux connu, est la présence de Scandinaves dans l'Empire byzantin (Empire méditerranéen), comme mercenaires, avec des carrières individuelles, parfois remarquables, au sein de l'Empire.
- Le troisième phénomène : celui des Normands (on change de termes) en Italie méridionale et en Sicile, à partir du début du XIe siècle. Pourquoi « Normands » ? Parce qu'ils viennent de Normandie (Cotentin). Mais est-ce une raison suffisante pour ne pas les considérer comme des vikings ? Nous en discuterons...

Nous irons vite sur les deux premiers phénomènes. Ils sont toutefois importants pour introduire le troisième (les Normands en Italie méridionale et en Sicile) qui est le plus important et le plus imposant en termes de construction politique stable. Ces précédents signifient en effet que les Normands qui arrivent en Italie méridionale ont déjà eu entendu parler de la Méditerranée. Ils n'affrontent pas des mondes inconnus. Ils connaissent les protagonistes essentiels de ce monde méditerranéen : le monde islamique, l'Empire byzantin.

La grande question du troisième cas = en quoi ces Normands de la fin du Xe et du début du XIe siècle ont-ils quelque chose à voir avec les Vikings ? La construction politique issue de la conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile a-t-elle quelque chose à voir avec les Vikings ?

Les Vikings dans le monde méditerranéen : la péninsule ibérique.

Les premiers raids vikings en péninsule ibérique sont attestés dans les sources chrétiennes de la péninsule en 844 : le débarquement se fait dans les Asturies, près de Gijón. Puis ils se rendirent en Galicie, à Lisbonne, Cadix, et enfin Séville, qui leur servit de QG pour effectuer des raids alentours, jusqu'à ce que l'émir Abd al-Rahman II ne les expulse de la ville.

Une seconde vague eut lieu entre 858 et 860, et fut conduite par Hastein et Björn Járnsíða, fils de Ragnarr Loðbrók, celui-là même qui avait mené le siège de Paris en 857. Les bandes venaient de Gascogne, et en avaient été expulsées par Charles le Chauve. Depuis la Galice, les Vikings se déplacèrent vers Saint-Jacques de Compostelle, qu'ils assiégèrent avant d'être vaincus par un envoyé du roi Ordonio I^{er}, Don Pedro. Néanmoins ce raid dura plusieurs années, et permit aux Vikings de razzier les Baléares, avant de se déplacer en Italie et en Grèce.

Une troisième vague se situe vers 966-968. A cette époque, le petit-fils de Rollon, le duc de Normandie Richard-sans-Peur, affronte des tensions internes avec d'autres chefs scandinaves situés dans la partie occidentale de la Normandie, qu'il ne domine toujours pas. Il fait alors appel à des Scandinaves, qu'il fit venir de Norvège et du Danemark. Lorsque les conflits sont réglés, comme ces combattants refusent de déposer les armes, le duc les envoie chercher bonne fortune ailleurs, en Péninsule ibérique (tactique courante d'éloignement des guerriers : la démobilisation est une problématique permanente au Moyen Âge). Ce 3^e raid dévaste à nouveau la Galice, sans réussir à prendre Saint-Jacques de Compostelle.

Enfin, une 4^e vague aurait été menée par le chef Ólafr Haraldsson en 1015. Par la suite, les Scandinaves sont régulièrement employés en Galice, comme mercenaires dans le cadre des luttes internes, ou plus lutter contre les puissances islamiques des royaumes de taïfas. Une fois christianisés, les Scandinaves participent eux aussi au pèlerinage à Saint-Jacques.

Les Vikings dans l'Empire byzantin

Parler des Vikings dans l'Empire byzantin, c'est notamment se coltiner une question historiographiquement très délicate et très débattue : celle de l'identité des Rhôs, et de l'origine de cet embryon d'État centré sur Kiev et appelé Rus'. Nous irons vite.

L'origine des Rus' installés durant le haut Moyen Âge sur les marges de l'Europe orientale a fait **couler beaucoup d'encre** au siècle dernier. Le débat, en réalité, d'était pas nouveau puisqu'il était apparu **au milieu du XVIII^e s.**, opposant savants allemands et savants russes. Ce que l'on a appelé la « question varègue » (ou varange) posait le **problème des origines de l'État russe** et y répondre, c'était prendre parti sur les capacités pour les Russes – pensés ici en tant que peuple slave – à créer leur propre État et à contrôler leur histoire depuis les origines : normannistes (les Rus' sont des Scandinaves) contre antinormannistes (les Rus' sont des Slaves).

Bref : à l'heure actuelle, avec les progrès liés aux recherches archéologiques, on est sûr que les Rhôs (terme qui signifie, en finnois : les Suédois) sont présents dans les marges orientales de l'Europe dès la seconde moitié du IXe siècle. Les contemporains les voient comme des Scandinaves, et de fait ils le sont. Bref, ces Rus' sont reconnus comme des « normands » (*Normanni*) et se considèrent eux-mêmes comme des « Suédois ». Ces Rus' ont pour chef **un kagan (*chaganus*)**, dont le titre reprend celui du souverain khazar, leur contemporain. Ce premier Kaghanat attaque Constantinople en 860 (sans suite). Puis disparaît pour des raisons mystérieuses : ont-ils connu une fin brutale, expulsés par la population locale ? Est-ce l'effet d'une première conversion au christianisme ?

Toujours est-il que ces Scandinaves, descendus de la Baltique par voie fluviale, servent d'intermédiaires commerciaux entre le monde byzantin et le monde arabe, d'un côté, et le monde occidental. À ce moment où la sécurité des circulations maritimes entre Ouest et Est de la Méditerranée n'est plus assurée (en raison de la piraterie arabe à partir de la Crète), c'est la voie terrestre qui est privilégiée, quitte à rallonger et ralentir considérablement le temps de transport. Les Scandinaves font donc un prolifique commerce d'esclaves (terme qui vient du mot : « Slave ») avec le monde arabe – d'où les trouvailles monétaires considérables dans les tombes scandinaves, de monnaies islamiques – on en voit dans l'exposition. Cette voie commerciale s'affaiblit grandement après 961 (le général byzantin Nicéphore Phocas reprend la Crète aux Arabes, et c'est la fin de la piraterie endémique dans la Méditerranée orientale).

Durant cette première phase (850-960), donc, des Scandinaves pénètrent dans le monde byzantin comme guerriers-commerçants, en atteignant la mer Noire par « la route des Varanges aux Grecs ». Ils ne sont pas seuls : des Slaves avec eux (groupe multi-ethnique en fait).

Dans un second temps (fin Xe siècle-1100), ces Rus' (Scandinaves fortement slavisés et désormais chrétiens depuis 988 – avec la conversion de Wladimir de Kiev) constituent un groupe ethnique unique. Ils sont différents des Scandinaves qui continuent, de leur côté, de descendre les fleuves depuis la Baltique pour commercer en Europe orientale : les Rus' deviennent des intermédiaires entre ces Scandinaves et le monde byzantin et arabe. Cela étant, depuis 961, le commerce de l'Occident avec l'Orient passe, de nouveau, par la Méditerranée : les voies commerciales terrestres et fluviales de l'Europe centrale sont un peu délaissées, sauf pour le commerce des esclaves, du bois, de l'ambre et des fourrures.

Troisième phase : Fin XIe siècle-1204 : les Scandinaves complètement christianisés et intégrés dans le monde latin participent, comme les autres, aux croisades, à la création des États latins d'Orient, etc. On n'est plus dans l'ère viking.

C'est la seconde phase qui est la plus intéressante en fait : elle fait des Scandinaves des populations importées dans le monde byzantin pour le commerce et le mercenariat. Dès 911, les premiers traités commerciaux avec le *basileus* introduisent les Rus' à Constantinople, où ils fondent leurs comptoirs. Ils seront privilégiés pour le développement commercial au-delà de Chersôn. On leur reconnaît des qualités guerrières (que les Byzantins ont pu tester lors des différents sièges de Constantinople par les Rus' : 860, 907, 941 – mais rien de semblable à l'intensité des raids vikings contemporains en Occident : pas de « problème viking » réel pour l'Empire byzantin, sans doute grâce à la bonne tenue de son organisation administrative et militaire) ; ces qualités guerrières, sont donc remployées dans le mercenariat des Scandinaves au service de l'Empereur byzantin, à une époque où la professionnalisation de l'armée byzantine passe aussi par l'incorporation de régiments entiers d'étrangers, pilotés par des **ethnarques** polyglottes. Les listes de solde en attestent, pour les Scandinaves, même si le thème de la « garde personnelle varange » de Basile II, attestée seulement par des sources des XIIe-XIIIe siècles, est peut-être une légende – cela étant les mercenaires dits « varanges » sont très présents dans les sources byzantines. En tout état de cause, la présence de ces Scandinaves mercenaires au service du *basileus* est bien connue. Elle est prouvée par des graffitis, dont le plus célèbre est un serpent de runes gravé le long de l'épaule d'un lion antique qui gardait le port du Pirée, à côté d'Athènes – et qui fut rapporté par Venise en 1687, et placé dans son arsenal, comme tous les fans de Corto Maltese le savent bien (une copie se trouve à l'entrée du musée d'histoire suédoise de Stockholm). Elle est aussi attestée par le cas le plus connu, le futur roi de Norvège Harald Hardrada, vers 1034-1044, mercenaire pour le compte du basileus avant de prendre son trône.

Strate additionnelle, dans la seconde moitié du XIe siècle : l'arrivée de mercenaires « Normands », venus de Normandie, pour faire carrière dans l'armée byzantine, où ils sont recrutés en fonction de leurs qualités propres (à savoir : sont excellents dans la cavalerie lourde, et précisément les empereurs font revivre une cavalerie lourde fin Xe siècle : les *cataphractaires*). De ces cas on connaît plusieurs noms, réputés dans les chroniques, ou les sceaux également, qui attestent que ces Normands ont appris le grec, se sont intégrés dans les rouages de l'État byzantin, et y sont restés : Hervé, Crispin, Roussel de Bailleul, Humbertopoulos. Les Byzantins les appellent des « Fracs », ils prennent la direction de

régiments entiers de soldats professionnels, appelés *tagmata*. Ils font carrière, deviennent propriétaires fonciers, acquièrent des dignités (titres honorifiques), s'enrichissent.

Ainsi, et c'est ce qui intéresse mon propos, il y a au milieu du XIe siècle des Scandinaves dans l'Empire byzantin, et donc dans la Méditerranée orientale, mais qui relèvent de 3 catégories distinctes :

- Des Rus', Scandinaves très fortement slavisés, et désormais distingués des autres Scandinaves, installés comme commerçants sur des comptoirs de l'Empire, à Constantinople, sur la mer Noire, et servant d'intermédiaires avec les Scandinaves de la Baltique et les Slaves.
- Des mercenaires Varanges (Norvégiens, Danois), venus de la Baltique faire fortune comme mercenaires dans l'armée byzantine.
- Des Normands, venus de Normandie, appelés « Francs », et donc non distingués, dans les faits, des autres « Latins » et recrutés aussi comme mercenaires – essentiellement dans la cavalerie lourde – et dont certains font carrière au service, stable, de l'Empire.

L'ensemble des expériences que je viens de vous décrire explique largement la présence de nos « hommes du Nord » dans l'Italie méridionale, dès le tout début du XIe siècle, où leur aventure va se transformer en épopée et mener à la création d'un des plus stupéfiants États du Moyen Âge : si, d'après la légende, les premiers « Normands » arrivent de Normandie comme pieux pèlerins, pour aller faire leurs dévotions au sanctuaire de Saint-Michel du Monte Gargano en Pouille (ils viennent du Mont-Saint-Michel...) dans les faits, ils vinrent comme mercenaires, pour participer aux guerres incessantes entre princes lombards et armées byzantines. Leurs motivations le placent réellement dans l'héritage viking. Leur transformisme pragmatique, qui les relie aussi à l'héritage viking, nuance considérablement la nature « viking » de leur État... Enfin, ils connaissent tout ce monde méditerranéen depuis la seconde moitié du IXe siècle, ils participent à ses guerres, ils commercent, ils connaissent les puissances islamiques, byzantines, latines. Ils avancent en terrain connu.

Les Normands en Méditerranée : aboutissement et apogée : la conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile.

- L'Italie méridionale et la Sicile au début du XIe siècle :

Politiquement, l'Italie méridionale et la Sicile qui deviendront les proies de la conquête normande sont constituées de 4 entités distinctes :

La Sicile est sous domination islamique, même s'il ne faut pas entendre cette expression comme celle d'un pouvoir unitaire : certes un émirat à Palerme, mais dans la réalité des fragmentations politiques en petits royaumes semblables à ce que connaît la péninsule ibérique au même moment avec les taifas. Et le Nord-Est de l'île est difficilement tenu, il y demeure une population chrétienne de la langue grecque. Depuis la Sicile partent régulièrement, surtout à partir de la seconde moitié du Xe s., des raids et pillages sur la péninsule : en Calabre, en Pouille, avec même la fondation temporaire d'un émirat à Bari (863) et jusqu'à Rome.

Deux principautés lombardes : Capoue-Bénévent et Salerne, c'est tout ce qui reste politiquement de la conquête lombarde de la Péninsule, à compter de la fin du VIe siècle, qui a mangé les possessions byzantines d'Italie âprement disputées lors de la guerre gréco-gothique de Justinien. Des princes volatiles, mais en général en relation de fidélité avec l'empereur byzantin.

Des duchés tyrrhéniens indépendants (Naples, Amalfi, Gaète), orgueilleux de leur résistance aux Lombards, et de leur indépendance à l'égard de l'Empire byzantin. Mais aiment à se rappeler leur « romanité ».

Enfin, **l'Empire byzantin** possède dans la péninsule deux provinces, appelés « thèmes » : thème (ou catépanat) d'Italie, thème de Calabre. Le second constitue base pour la reconquête, toujours projetée, jamais abandonnée, de la Sicile.

Le tout est compliqué encore par la géopolitique internationale : le rôle du pape, bien entendu, en plein développement grégorien, et l'ingérence de l'empereur d'Occident, qui ne renonce pas à considérer l'Italie du Sud comme part de son héritage (à cause de Justinien).

Ce qui est plus intéressant, du point de vue de la construction politique normande, c'est la répartition culturelle, celle des communautés, qui ne se superpose pas entièrement aux entités politiques. On aura ainsi, au moment de la conquête normande :

Une Italie méridionale dite « lombarde » localisable dans les principautés lombardes (Salerne, Capoue-Bénévent) mais aussi dans la plus grande partie de la Pouille byzantine, appelée thème – puis catépanat – d'Italie. Dans cette zone, majoritairement, la population est de droit lombard, de langue (écrite) latine, et chrétienne plutôt dans la tradition « latine ».

Une Italie méridionale « byzantine », qui comprend la Calabre centro-méridionale, la pointe sud de la Pouille (ou Salento) et un reliquat dans le Nord-Est de la Sicile : la Val Demone. Qu'elles soient ou non sous domination byzantine, ces régions abritent majoritairement des populations de langue grecque, de droit byzantin, et de rite chrétien oriental – la liturgie et la discipline ecclésiastique sont byzantines.

Une Italie méridionale « romaine » très limitée, où la population est très consciente de sa spécificité, et qui se superpose aux duchés tyrrhéniens (Naples, Amalfi, Gaète) ; où se pratique le droit romano-justinien.

La Sicile est connaît majoritairement une population arabisée, de religion musulmane, de droit islamique – le quart nord-est conserve, on l'a vu, une population chrétienne de langue grecque, probablement bilingue arabe-grec.

Dans deux zones de cet ensemble, la logique impériale préserve ce pluralisme en l'inscrivant dans le droit : le statut de *dhimmi* dans la Sicile islamique donne une condition juridique aux juifs et chrétiens, chose bien connue, faite de protection en échange d'un impôt de capitation qui a valeur d'humiliation, la *djizya*. L'administration byzantine des deux thèmes italiens admet la pratique du droit lombard et la diversité religieuse (communautés juives, chrétiens de rite romain).

Cette mosaïque culturelle et politique est essentielle car elle explique à la fois la réussite de la conquête, qui s'appuie sur les dissensions préexistantes. Mais surtout la construction politique qui en est issue, qui s'appuie sur les héritages politiques, administratifs, religieux, juridiques, linguistiques de cette région plurielle. La diversité est maximale (les trois religions monothéistes, dont le christianisme sous deux de ses formes – latin-romain et grec-constantinopolitain ; des droits lombard, franc, romain, byzantin, islamique ; du grec, du latin, de l'arabe ; etc.) et donc seule une construction impérialisante pourra soutenir une construction politique qui piochera dans tous ces héritages.

- Les modes divers de la conquête « normande » :

Les premiers « hommes du nord », mercenaires violents, sont attesté en Italie du Sud à la toute fin du Xe siècle. Ils saccagent une partie des terres du grand monastère du Mont-Cassin, et combattent au profit du prince de Capoue Guaimar III, qui les renvoie au pays avec des citrons, des amandes, des noix, des tissus précieux, en les conviant à revenir dans la « terre du lait, du miel et de tant de beautés » (et aussi du soleil ce qui, pour des gens du Cotentin qui ont encore la Baltique dans le sang, peut compter). Au début du XI^e siècle, des chevaliers de petites familles nobles normandes (que la légende a transformés en pieux pèlerins), habitués à servir comme mercenaires dans les armées byzantines, où leurs compétences en cavalerie lourde les rendent attractifs, et où ils font parfois des carrières prestigieuses, arrivent en Italie méridionale : ils servent, selon les occasions, dans les armées lombardes contre les Byzantins, ou inversement. Dans les années 1030-1040, ces aventuriers décident de travailler pour eux-mêmes, avec la bénédiction toutefois du duc de Naples puis des princes lombards : c'est le

début de la conquête « normande » de l'Italie méridionale, dans laquelle il faut voir, au départ, une entreprise de prédation économique : le rançonnement systématique des régions occupées, afin de financer les troupes. Par la suite, l'entreprise prit une tournure de construction politique. Donc elle n'a rien à voir avec la conquête contemporaine et programmée de l'Angleterre par le duc de Normandie, en 1066. Ce ne fut pas non plus un mouvement migratoire : on n'estime que n'y participèrent que quelques milliers d'individus.

Cette conquête fut un événement extrêmement long (plusieurs décennies, jusqu'à la fin du XIe s. pour la Sicile), et est considérée moins comme un *Blitzkrieg* que comme une imprégnation. Ce fut aussi une conquête absolument pas unifiée. De fait, dans la partie la plus septentrionale, elle fut le fait de plusieurs bandes conduites par des seigneurs, qui prirent pied sur les anciennes principautés : une conquête anarchique, qui conduisit à l'importation d'une féodalité que l'Italie méridionale, tant lombarde que byzantine, ne connaissait pas. Dans la partie plus méridionale, en revanche, les expéditions militaires furent pilotées par une fratrie venue d'un petit village du Cotentin, Hauteville : le plus connu des sept frères est Robert Guiscard, arrivé en 1047, et qui entreprend des combats d'envergure. Le pape, d'abord associé aux Byzantins contre ces pillards, change d'alliance après 1055 : au concile de Melfi, en 1059, Guiscard reçoit le titre de duc de Pouille du pape, qui en fait son vassal pour toutes les terres conquises et à conquérir. L'histoire d'une construction politique peut commencer. Elle est le fait d'une extension permanente du domaine de la guerre, en Pouille, dans les Abruzzes et en Sicile, sous l'égide de Guiscard et de son cadet Hauteville, Roger I^{er}, dit « le Grand Comte ». Dans la logique géographique de l'implantation normande, la Calabre se distingue nettement du reste de la péninsule : elle est soumise, dès 1060 (bien avant la Pouille : Bari tombe en 1071, Tarente en 1076), par une organisation centralisée de la conquête. Ce caractère, que la Calabre partage avec la Sicile, elle aussi conquise par les Hauteville sur trois décennies de luttes et d'alliances diplomatiques (1060-1090), induisit aussi une forme de domination bien plus centralisée et très particulière dans le paysage occidental.

Rapidement, les ambitions des conquérants Hauteville se manifestent, à la fois dans leur opposition, parfois frontale, avec la papauté, et dans leurs attaques contre l'Empire byzantin. Guiscard attaque la côte dalmate et ses succès font craindre le pire. Son ambition explicite est Constantinople et le trône impérial. Il doit cependant retourner en catastrophe en Italie pour secourir le pape Grégoire VII assiégé par l'empereur Henri IV à Rome, que Guiscard saccage (1084). Puis Guiscard meurt (en 1085), et son décès marque la fin (temporaire) de l'ambition impériale normande, qui reprendra toutefois au XIIe siècle, avec la conquête d'une partie de la Tunisie, et la relance des attaques contre l'Empire byzantin.

L'unification de ces territoires de conquête advint seulement avec Roger II, neveu du Guiscard, qui hérita de la Sicile et de la Calabre de son père Roger, puis de la Pouille de son cousin mort sans héritier – Pouille qu'il dut conquérir entre 1127 et 1130. L'obtention de la dignité royale accordée par le pape et le couronnement de Roger II à Palerme à la Noël 1130 sont l'aboutissement d'un processus d'un siècle, qui mena à une construction fragile mais unique. Naples fut le dernier territoire à se rendre, bien après l'unification monarchique, en 1136 : cet espace fort original conserva ses particularismes politiques à l'époque normande et bien au-delà : elle n'est que l'illustration extrême d'une réalité commune à tout le territoire placé sous l'autorité des Hauteville : la mosaïque initiale ne se dissout pas dans la royauté.

- Sont-ils des Vikings ?

La réponse à une question complexe est souvent elle-même multiple : nous l'aborderons selon plusieurs angles :

Du point de vue des modalités : oui. Partis comme mercenaires, devenus pillards, profitent des dissensions et faiblesses internes pour se tailler des territoires de domination pris par la guerre et la négociation avec les communautés locales : villes (soumises à tributs), royaumes éclatés de la Sicile islamique, etc. Leur grand avantage tient dans la présence du pape dans la péninsule, et l'obtention de son soutien symbolique, qui permet une reconnaissance politique interne rapide.

Du point de vue des populations conquérantes : oui et non. Les Normands (de Normandie) furent loin de composer l'essentiel des troupes, il y eut des Bretons, des Angevins, des Poitevins, des Picards. Cela étant, on a pu reconstituer les noms et lieux d'origine de plusieurs centaines de participants à la conquête, dont de très nombreux Normands de Normandie (Cotentin notamment). Cf Hauteville-la-Guichard près de Coutances, où fut composée dans les années 1960 une tapisserie à l'imitation de celle de Bayeux, célébrant la conquête du « Mezzogiorno » par les Hauteville...

Du point de vue de la représentation qu'en avaient les historiens contemporains qui ont décrit la conquête : c'est **compliqué**. De ce fait, il faut bien comprendre l'ethnogénèse des Vikings de Normandie pour analyser celle des Normands d'Italie méridionale.

Les historiens médiévaux qui ont décrit la construction du duché de Normandie (notamment Dudon de Saint-Quentin) en parlent comme un processus de civilisation des Vikings par la grâce de la conversion au christianisme. Dans ce cadre, la soumission des Vikings aux impératifs socio-politiques francs, qui passe par l'intégration dans les familles francques, les mariages, les soumissions politiques, le changement de noms (Rollon devenant

Robert, prenant le nom de son parrain, Robert le marquis de Neustrie ; idem pour son fils, appelé ensuite Guillaume...), cette intégration donc, accompagne le baptême (d'après Dudon). Dans la réalité, on sait que ce fut l'inverse : la conversion consacre la phase finale d'une intégration antérieure. Quoi qu'il en soit le résultat est patent dans l'historiographie des Scandinaves de Normandie ; dans la stratégie d'élaboration d'un mythe de légitimation se construit une identité des Normands qui gomme les références et les origines nordiques, et par compensation fait reposer l'identité du groupe, forcément métissé, sur le territoire : la Normandie, terre des hommes du Nord.

Cette ethnogénèse des Scandinaves de Normandie, contemporaine aux premiers départs pour l'Italie du Sud (Dudon écrit vers 990-1000) a son impact sur la construction culturelle de ces derniers : dès le départ, chrétiens et mélangés aux « Francs », les Normands se projettent comme Normands, et non comme Vikings, Scandinaves, Danois, « peuples de la mer » et hommes du Nord. Ils font partie, dans les sources d'Italie méridionale, des fléaux de Dieu, maudits, terrifiants, violents. Ils emprisonnent le pape, ils saccagent tout, ils créent le chaos. Mais ils ne sont pas perçus comme des Vikings. Pour les chroniqueurs byzantins, ce sont des « Francs » : on les considère donc d'emblée comme faisant partie de ces « Francs » qui, depuis la reconnaissance par les Byzantins de l'Empire d'Occident refondé par Charlemagne comme un « empire des Francs », définissent la catégorie dominante de l'Europe de l'Ouest. Donc leur identité Viking a été d'emblée gommée, digérée dans le monde franc. Pour les historiens occidentaux contemporains, même considération : ce sont des Normands de Normandie.

Ce lissage correspond à une réalité : celle de leur facile intégration dans le monde franc, de leur construction identitaire sur le territoire normand, de leur assimilation rapide du christianisme et des comportements associés (dons aux abbayes, relations avec les évêques...). En Italie méridionale et en Sicile, on constate une seconde étape dans l'occultation des origines : la seconde génération des « Normands », celle de Roger II (né en Calabre et éduqué dans un milieu grec) coupe les liens avec la Normandie. En réalité, pas entièrement, mais rien de comparable avec les liens permanents du roi d'Angleterre avec le duché de Normandie après 1066, ni même avec l'importation d'abbé, de chevaliers et d'évêques normands en Italie méridionale et en Sicile dans la seconde moitié du XI^e siècle. Les Normands d'Italie se considèrent rapidement très peu comme Normands. Les historiens actuels renâclent donc de plus en plus à parler d'Italie normande – sans trop savoir comment la nommer.

Du point de vue du pragmatisme et de la capacité à s'intégrer à un environnement totalement différent : tout à fait.

Il me faudrait une seconde conférence pour présenter le royaume Hauteville, cette construction complexe et fascinante, tellement fascinante qu'elle a nourri dans l'historiographie des interprétations anachroniques, sinon délirantes, sur la « fusion » des éléments islamiques et chrétiens, ou sur la « tolérance » des souverains. Il est ceci dit évident que ces chevaliers de Normandie, d'origine scandinave, ont créé en Méditerranée centrale un des royaumes les plus originaux qu'ait connu l'Occident médiéval. Un royaume qui, en piochant dans les héritages de l'Orient islamique et byzantin, c'est-à-dire ces deux voix, aux XIe et XIIe siècle, par où s'exprimait l'Empire dans toute sa puissance de fascination, s'est constitué comme un empire qui en taisait le nom... Cette capacité d'intégration, d'absorption des modes de gouvernements, idéologies, modes de représentation et de toute la culture d'une zone d'implantation est vraiment caractéristique des Vikings : l'archéologie hors Scandinavie et des îles britanniques est, de ce fait, assez souvent décevante au regard de la longévité de leur installation, qu'elle soit temporaire ou permanente (duché de Normandie, Bretagne, Péninsule ibérique, Italie...) : les Vikings, aussi violents qu'ils ont pu être, étaient surtout les caméléons du Moyen Âge...